

## Séquences

### Stage culturel de cinéma '68

Jean-René Ethier

---

Le cinéma imaginaire II  
Numéro 55, décembre 1968

URI : [id.erudit.org/iderudit/51633ac](http://id.erudit.org/iderudit/51633ac)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

#### Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN 0037-2412 (imprimé)  
1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

#### Citer cet article

Ethier, J. (1968). Stage culturel de cinéma '68. *Séquences*, (55), 61-67.

---

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1968

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

# STAGE CULTUREL DE CINÉMA '68

---

Jean-René Ethier

Du 16 au 21 août derniers, se tenait, au Collège Jean-de-Brébeuf à Montréal, le stage annuel du Cinéma, organisé par le Comité de Culture cinématographique de l'Office des Communications Sociales. Près de cent personnes, venues d'un peu partout à travers la province de Québec surtout, y assistaient. Ces quelques lignes voudraient en être un bref compte rendu.

La première tentation d'un chroniqueur est de procéder par voie de comparaison: un point de repère est souvent un expéditif. On pourrait ainsi "comparer" ces dernières assises avec celles des années passées. Nous n'en ferons cependant rien. Pour la bonne raison que nous n'avons pas assisté aux stages antérieurs . . . Force nous est donc de ne référer à rien du tout, et de dire tout simplement ce qu'a été ce stage, "tel qu'en lui-même . . ." il s'était proposé.

## 1. Le site et ses alentours

J'aurai vite fait, tout de suite, d'expédier des considérations sur ce qu'il est convenu d'appeler des questions d'ordre secondaire, pour en arriver au plus tôt à l'essentiel; mais, comme les contingences matérielles gardent une certaine importance en un domaine où le succès définitif d'assises de ce genre dépend conditionnellement de facteurs "physiques" qui les déterminent, j'en rappellerai surtout les avantages. Brébeuf est, en un certain sens, au centre (épïcêtre serait un terme plus adéquat) géographique et culturel (parce que situé à Montréal) de tous les vecteurs possibles, tant anglais que français, de la province entière et de ses environnements. Brébeuf en outre — tout le monde le sait — a la plus magnifique salle de projection, la grande je veux dire: n'est-ce pas l'essentiel? Bien sûr:

il n'y a pas, à Brébeuf, de lac, ni d'ombraies, ni de sentiers jonchés d'herbes folles, pas plus que de clairs de lune propices aux élucubrations, encore moins de brise azurée — surtout en plein août ! — encore qu'il y ait là une montagne tout de même et que l'air, en été, y est certainement le meilleur que l'on puisse respirer à Montréal ! Convenons que l'on ne trouve pas, dans les alentours du collège Brébeuf, toutes les commodités compensatrices — des restaurants populaires, par exemple ! Mais la bâtisse est solide, assez accommodante et surtout fort accueillante. Restera à perfectionner le "mordus vivendi" spécifique pour faciliter davantage, par exemple, les discussions en groupe et les rencontres spontanées. Plusieurs stagiaires, en tout cas, n'auraient peut-être pu assister à ces assises si précisément elles ne s'étaient tenues à proximité de leur domicile. Et Montréal regorge de plus de possibilités de participants que partout ailleurs dans la Province. Tout compte fait, n'était-ce pas le meilleur choix cette année, surtout si par politique établie, il importe de varier, pour donner chance à toutes les régions, le lieu de rencontre de ces "journées d'études" non-syndicalisées ?

## 2. Une présence prestigieuse

Mais le plus haut intérêt de ce

stage, cette année, aura sans contredit été la présence de Monsieur Jean Collet, de France, animateur de ciné-clubs et critique cinématographique réputé, collaborateur régulier à différentes revues françaises, dont les *Études* pour n'en citer qu'une. Nous le connaissons déjà par sa plume précise, éclairée, toujours profonde et sans complaisance. Monsieur Collet est un homme de courte taille et mince. Le reste de ses cheveux paraît blond ou vaguement châtain. Impeccable dans sa mise mais sans conformisme, il a presque éternels sa pipe et son sourire. Évidemment aussi, son verbe qui est français, mais là ! absolument sans snobisme. Ce fut, pour tout dire en un mot, chose assez digne d'admiration que de l'avoir vu, ce Jean Collet, lui de nature peut-être impulsive ou nerveuse, également maître de lui-même et pacificateur serein au doigté absolument délicat, dans le beau milieu de toutes ces multiplicités d'opinions subjectives et contradictoires, échangées lors des débats libres où il a bien voulu lui-même nous plonger en nous laissant bride presque abattue. Nous aurons tous, je pense bien, été séduits par la malléabilité, l'extrême politesse, le tact de ce petit homme venu de France pour présider, comme conférencier-pilote, à ce stage où il aura laissé le meilleur des souvenirs.

### 3. Thème et procédés

Chacun vient — ou ne vient pas — à un stage de cinéma sans motivation préconçue. Il n'est pas alors jusqu'au thème général de ce stage, à savoir *Le jeune cinéma*, qui ait pu ou bien emballer d'avance ceux qui pensaient trouver en lui la forme exclusive d'un certain cinéma d'avant-garde, ou bien inquiéter, voire même rebuter ceux-là qui s'attachent, en matière de cinéma, à un art traditionnellement éprouvé. Les inscriptions ont dû s'incurver selon ce barème-là, à moins que l'on n'y soit venu expressément par souci professionnel. Mais il faut avoir assisté à ce stage pour avoir expérimenté que "les fruits ont dépassé la promesse des fleurs". Et que toutes les craintes, si tant il en fût, se sont vite dissipées au profit du meilleur contentement.

Du thème général, je ne dirai rien puisque Monsieur Collet lui-même, y revient dans *Séquences* en une série d'articles.<sup>(1)</sup> Je m'en tiendrai au reste qui est considérable, je veux dire : les procédés mis en jeu.

À vrai dire et pour être tout à fait franc, les assises avaient tout de même commencé sur une certaine équivoque. On nous avait an-

noncé un procédé *non-directionnel* des échanges communs. Monsieur Collet lui-même avait désiré, plutôt que l'éternel exposé marginal, une libre auto-détermination de lecture cinématographique. Car, c'était bien de cela qu'il s'agissait d'abord : apprendre à lire un film par soi-même et en discuter gratuitement. Ce qui pouvait dérouter certaines volontés qui pensaient bien aller là, non pour batifoler d'impressions en impressions au gré du caprice de la foule, mais pour recevoir — disons une doctrine sûre. Or, après deux seuls exposés généraux faits par Jean Collet, et qu'il importait de ne pas oublier tout de même, parce que,

Bonnie and Clyde, d'Arthur Penn



(1) Voir no 54, p. 57, no 55, p. 52.

même traités succinctement, ils contenaient en eux la clef totale de la méthode utilisée, le stage prit son véritable visage : une provision de visionnements de films, les mieux choisis d'ailleurs, les plus variés, précédés tous d'un court éclairage de M. Collet et surtout suivis de longues discussions publiques. Tous les pays productifs de cinéma, ou presque, figuraient au palmarès : pas moins de dix films en cinq jours ! Voilà du cinéma sur la planche . . .

#### **4. Une méthode non-directionnelle est-elle possible ?**

C'est ici que se situe le véritable problème impliqué par ce dernier stage de cinéma. Si malaise il y eut d'abord, c'est que sous l'apparente forme non-directionnelle de la discussion, il est vite apparu qu'en contradiction avec l'esprit annoncé et malgré la très grande liberté d'expression permise ; qu'en dépit de la diversité d'opinions émises et sans doute justifiables en elles-mêmes, une inflexion subtile et habilement orchestrée des opinions diverses finissait par se résorber dans le sens où l'animateur (Jean Collet lui-même) l'infléchissait personnellement. Ce qui faisait d'une non-directivité, une directivité masquée. D'aucuns, en la sentant, pou-

vaient y trouver noise. C'est peu, alors, que le sourire et l'extrême intelligence de l'animateur finissent non seulement par vaincre toutes les obstructions sournoises, conscientes ou inconscientes, sans jamais provoquer la moindre agressivité mécontentée, mais par rallier au contraire, en fin de compte, l'unanimité — ou tant soit peu ! — dans la plus entière collaboration enthousiaste : ce qui aura été un des traits spécifiques de ce stage, et non le moindre ! Le problème demeure là, cependant, et si le dernier stage n'en a pas été davantage embarrassé par ce handicap, il ne l'aura pas élucidé pour autant. À moins que de penser que le succès incontesté du stage aurait été une réponse en elle-même au démenti de la méthode non-directionnelle. Car, la question qui doit se poser est celle-ci : peut-il y avoir vraiment non-directivité là où des apprentis somme toute (du moins dans l'ensemble) s'assemblent pour apprendre quelque chose ? Peut-il y avoir — je pose la question à mon tour — progrès d'un savoir, surtout en matière cinématographique, ou apprentissage d'une lecture, d'un jugement, d'une évaluation quelconque, sans qu'il y ait en même temps une certaine contrainte de méthode, une certaine finalité dirigée ? C'est, bien sûr, remettre en question toute la tendance ré-

cente de l'école de Rogers et Cie. Il va sans dire que le problème lui-même dépasse les cadres et de cet article et de cette revue. Rendons seulement hommage à Monsieur Jean Collet de s'être personnellement élégamment sorti de la difficulté, et cela pour le contentement

pourraient laisser faussement apparaître d'une méthode et d'un procédé somme toute extrêmement libéraux dans leur forme, malgré le manque apparent de rigueur de lecture cinématographique (voire: peut-être même à cause d'elle), "tout le monde et son père" au-



de tout le monde, les directifs comme les non-directifs. La chaleureuse ovation qui lui a été faite à la fin du stage prouve assez, je pense, mes avancés.

## **5. Stage de formation et de découvertes**

En dépit de ce que ces lignes

ront appris, à ce stage, des leçons extrêmement précieuses, pour ne parler que du seul point de vue cinéma. Et cela de la bouche même de M. Collet: indications que les visionnements successifs sont venus éclairer, vérifier, confirmer.

On aura appris, par exemple, (et si on le savait on se sera vus raf-

fermis dans cette optique) que le cinéma est un art révolutionnaire dans notre culture iconoclaste. Mais qu'on se trompe aussi sur la nature même du cinéma, pour la plupart du temps. Que, dans une certaine mesure, ce n'est pas tellement (du moins uniquement) l'image qui compte au cinéma. Que la tentative d'insérer dans notre culture l'image triomphatrice (et Dieu sait si nous commençons à déceler chez nos enfants, par exemple, les lacunes d'une éducation par la seule image), va dans le sens opposé à la véritable culture cinématographique. Car l'image ne peut être maîtrisée par la conscience. Mais, il faut prendre le cinéma pour ce qu'il est, un rêve où il y a trace de la réalité qui est pleine, elle aussi, de symboles qu'on ne sait plus lire. C'est dans cette mesure où il faudra le juger. A ce compte, le cinéma pourra devenir formateur, car notre culture bourgeoise est trop centrée sur le seul savoir. Le bourgeois est celui qui tient trop compte de ce qu'il possède : ce qui devient pour lui un rempart qui délimite son domaine personnel et l'empêche de communiquer humainement avec les autres. Le bourgeois possède les choses et se défend contre les mystères et l'aventure. Le cinéma lui apprendra à restituer cette part de poésie

au réel, importante sauvegarde des valeurs humanistes dans ce monde de consommation où tout est exprimé en fonction de ce tandem aliénant : production - consommation. Or, le cinéma (le faux, il va sans dire) n'échappe pas à ce fatalisme. Il s'agit de bien comprendre le cinéma pour, en s'en servant, pouvoir reprendre la culture traditionnelle à travers les formes nouvelles d'audio-visuel. C'est là un programme urgent, prépondérant.

## 6. L'esprit du visionnement cinématographique

Le problème d'appréciation, tant artistique que morale, d'un film semblerait donc se résoudre dans la méthode dite *globale*. C'est dans sa totalité qu'on doit prendre un film et non séparer ses éléments. Ce n'est pas fondamentalement une perspective analytique qui doit primer, encore qu'il faille bien analyser : mais, alors, on prendra quelques séquences pour les fondre dans le tout, en disséquant leur contenu. Ce qu'il faut, c'est tenter de rêver avec la totalité. Faire surgir tout ce que l'on a senti, malgré les censures. Non pas étaler ses connaissances, mais participer au rêve. Se défier de la tentation de considérer un film comme si on devait le mesurer avec quelque idéal ciné-

matographique abstrait. C'est toujours *ce-film* qu'il faut jauger. Mieux : c'est à *ce-film* qu'il faut participer, et non au film idéal.

Il va sans dire que ce programme n'est pas sans poser des questions ultérieures, faire surgir des problèmes nouveaux. Le stage de l'été dernier n'est pas allé plus loin, faute de temps ?

Tel quel en tout cas, et surtout par la grande efficacité à laquelle il est parvenu où tous et chacun ont pu non seulement communier à une grande variété d'oeuvres internationales, mais échanger aussi librement et avoir pu s'exprimer sans censures, le dernier stage national s'est révélé un succès (nouveau) et parfaitement prometteur pour l'avenir.

#### FILMS PRÉSENTÉS DURANT LE STAGE

*Bonnie and Clyde*, d'Arthur Penn

*Éclairage intime*, d'Ivan Passer

*Le Départ*, de Jerzy Skolimovski

*Père*, d'Istvan Szabo

*Deux ou trois choses que je sais d'elle*, de Jean-Luc Godard

*La Chinoise*, de Jean-Luc Godard

*Prima della rivoluzione*, de Bernardo Bertolucci

*Les Fusils*, de Ruy Guerra

*L'Homme au crâne rasé*, d'André Delvaux

*Il ne faut pas mourir pour ça*, de Jean-Pierre Lefebvre